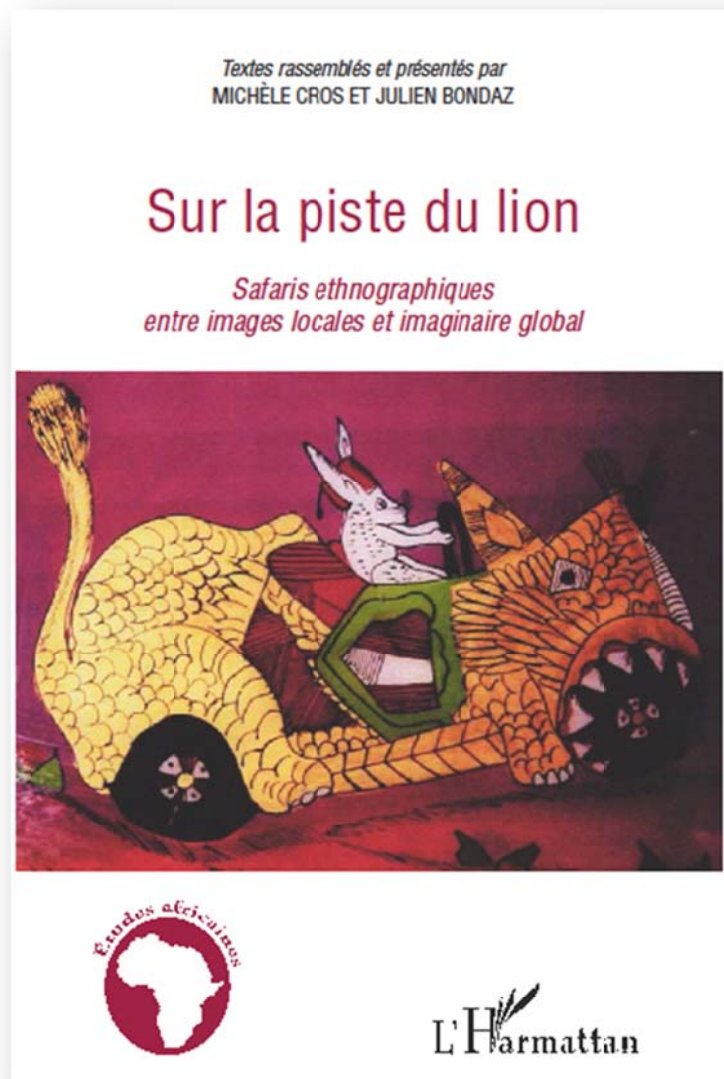


Maxime Michaud

2010

« De la postérité des lions mangeurs d'hommes du Tsavo (Kenya) » in
Cros M., Bondaz J. (Eds.), *Sur la piste du lion. Safaris ethnographiques entre images locales et imaginaires globales*, Paris,
L'Harmattan, pp. 55-69.



De la postérité des lions mangeurs d'hommes du Tsavo. (Kenya)

En 1898, la construction du chemin de fer entre Mombasa et Nairobi dans le *British East Africa*, future colonie du Kenya, bat son plein. Un ingénieur, le colonel John Henry Patterson, est nommé pour construire un pont au dessus de la rivière Tsavo, non loin de la localité du même nom. Peu après son arrivée, au mois de mars, plusieurs de ses ouvriers sont dévorés par des lions, apparemment au nombre de deux. Jusqu'à leurs abattages respectifs, les 9 et 29 décembre de cette même année, les lions auraient tué environ 135 personnes d'après Patterson (1925). Cette histoire rencontrera un écho important à l'époque, le premier ministre Lord Salisbury lui-même aurait évoqué l'événement devant la chambre des lords (Patterson, *op. cit.* : 76). L'ouvrage de John Henry Patterson, *The man-eaters of Tsavo*, ne parut qu'en 1907, mais il reste un classique dans la littérature de chasse et d'aventure en Afrique. La légende ne s'arrête toutefois pas au début du siècle : l'histoire de ces lions a fait l'objet de trois adaptations cinématographiques¹ entre 1953 et 1996, et leurs dépouilles naturalisées restent une des attractions importantes du Field Museum of Natural History de Chicago. On retrouve également cette légende au détour de certains récits de chasse, notamment dans *African Game Trails* de Théodore Roosevelt (1910). Enfin, plus récemment, ces lions ont fait l'objet de plusieurs études scientifiques de la part de chercheurs du Field Museum et d'une équipe de l'université de Californie à Santa Cruz.

Ces deux lions ont ainsi traversé le XXe siècle, devenant tour à tour des outils de propagande, des personnages de récits, des objets de musée, des stars de cinéma, des exemples pour chasseurs, des objets de recherches scientifiques et même... des jouets en peluche² ! A travers les différents discours autour de cette histoire, on peut voir se dessiner plusieurs visions des lions certes, mais surtout de l'Afrique et du sauvage. C'est donc comme des révélateurs de la diversité des rapports que les multiples acteurs entretiennent avec la notion de sauvage d'une part, et de l'ambiguïté de cette notion d'autre part, que je souhaite interroger ici ces « mangeurs d'hommes du Tsavo ».

Lions sauvages , lions féroces

¹ *Bwana Devil* (1953), *Killers of Kilimandjaro* (1959) et *The Ghost and the Darkness* (1996).

² cf. la boutique en ligne du Field Museum : <http://store.fieldmuseum.org/browse.cfm/4.628.html> (page consultée le 9 avril 2010).

Revenons à la description de l'histoire par Patterson. La première référence aux lions se fait dans le début de l'ouvrage en ces termes : « ... deux *brutes sauvages* rôdaient là autour... » (1917 : 13. Je traduis et souligne.) Le mot *lion* lui-même n'arrivera que plus loin dans le texte.

Le sauvage ici a un sens bien précis. Le contexte historique, celui de la colonisation à marche forcée du continent africain, fait de cette période celle de la lutte par excellence du sauvage contre la civilisation. La construction du chemin de fer en elle-même, en plus de désenclaver l'Ouganda en lui offrant un accès à la mer, se veut un symbole de la pénétration du progrès jusqu'au cœur du continent ; Patterson, dans sa préface, dit que le chemin de fer a « apporté la civilisation dans ses wagons » (id. : 5). La propagande anglaise s'appuie largement sur ce chemin de fer pour vanter son œuvre civilisatrice³, d'autant que c'est tout son empire qui y est impliqué, la plupart des ouvriers étant indiens et non africains⁴. Dans ce contexte, la notion *sauvage* est marquée d'une connotation très négative. Patterson désigne le pays comme « dans un état primitif et sauvage » (*ibid.*), parlant même de la « monotonie mortelle de la *wilderness*⁵ » (id. : 13). Ces lions vont ainsi devenir les incarnations de cette sauvagerie. Désignés souvent sous la simple appellation de « mangeurs d'hommes », comme dans le titre de l'ouvrage, leurs habitudes sont décrites par Patterson en insistant particulièrement sur les aspects les plus sanglants :

« Je me souviens trop bien de cette nuit où ces brutes avaient attrapé un homme à la gare du chemin de fer et l'avaient rapporté près de mon campement pour le dévorer. J'entendais parfaitement bien le craquement des os, et le bruit de leurs terrifiants ronronnements emplissait l'air... A l'évidence, ces mangeurs d'hommes se complaisaient dans l'habitude de lécher la peau pour l'arracher et sucer le sang frais... Sur deux cadavres à moitié dévorés que j'ai découverts plus tard, la peau était arrachée par endroits, et la chair paraissait sèche comme si elle avait été vidée de son sang. » (id. : 19).

³ cf. Miller, 1971.

⁴ Les conditions de travail étaient d'ailleurs extrêmement difficiles, et la prise d'importance de cette histoire de lions est très certainement liée au fait que nombre d'ouvriers cherchaient à justifier leur fuite ; du côté de Patterson, il s'agissait de justifier ces désertions à ses supérieurs, celles-ci ayant pris une telle ampleur que le chantier avait dû être arrêté quelques semaines durant.

⁵ Je ne traduis pas le terme, pour différencier « wild » et « wilderness » de « savage », ce dernier faisant plutôt référence à l'aspect agressif et dangereux du sauvage, tandis que les premiers désignent les espaces sauvages de façon relativement neutre, par simple opposition à la société ou à la civilisation.

Le comble de la sauvagerie est ainsi réuni chez ces lions : l'anthropophagie, la crudité et ce goût presque mystérieux pour le sang qu'ils lèchent abondamment⁶. Cependant, il n'y a pas dans le récit de Patterson d'insistance particulière sur l'aspect « déviant » des lions, sur le fait qu'ils ne seraient pas normaux ; ils sont simplement l'incarnation du sauvage poussé à son maximum : entre ces deux « brutes » et les autres lions de la région, la différence semble être de degré et non de nature. Cette remarque n'est pas anodine, en ce que, comme nous le verrons plus loin, les discours scientifiques et artistiques tendent à interroger plutôt la déviance de ces lions par rapport à l'espèce.

Mais le discours de Patterson renferme un aspect paradoxal. D'un côté, ces lions sont décrits dans toute leur sauvagerie, dans un sens très négatif et critique. D'un autre, on sent chez le chasseur une excitation toute particulière, comme si le plaisir pris à la chasse de ces lions était proportionnel à leur sauvagerie. Ainsi, dans ses carnets (publiés dans Beard, 1989), on peut lire à la date du 23 avril :

« Parti avec Brock à 20h30, grimpé sur un wagon pour attendre le lion, près du boma de l'hôpital. Le lion est venu à 22h15, entré dans le boma⁷ et le trouvant vide, en est ressorti et nous a dépistés très furtivement, il a pu s'approcher de nous jusqu'à une dizaine de mètres avant que l'on ait eu une idée de sa présence. Il s'est jeté sur nous, juste à quelques pas, mais nous avons déchargé ensemble nos fusils, au jugé, d'aussi près que nous le pouvions dans l'obscurité. Cela l'a arrêté. *Eu une nuit des plus excitantes*. Il s'est échappé de justesse. » (Beard, *op. cit.* : 97 ; je souligne).

On voit dans ce passage que la proximité avec cette brute sauvage, féroce et sanguinaire, ne laisse pas à l'auteur un sentiment de dégoût et de répulsion, mais plutôt un souvenir excitant. De même, les récits qui évoquent l'histoire de Patterson la classent comme une des plus passionnantes histoires de chasse : « Le livre le plus excitant⁸ jamais écrit sur une histoire vraie à propos de lions est *The man-eaters of Tsavo* du colonel Patterson. », écrit Roosevelt lui-même dans son *African Game Trails* (*op. cit.* : 10-11. Je traduis.) Cette sauvagerie extrême n'est donc, dans l'œil du chasseur, pas qu'une situation inacceptable : elle constitue le summum de la quête du chasseur, l'incarnation même de ce qu'il recherche.

⁶ On ne peut s'empêcher ici d'établir un parallèle avec le fait que seulement un an avant cette histoire est sorti le *Dracula* de Bram Stoker, dans lequel l'auteur joue sur ce goût pour le sang humain pour souligner l'aspect macabre et effrayant de son personnage.

⁷ Un boma est une sorte d'enclos, désignant ici le fait que l'hôpital avait été entouré d'une palissade de buissons épineux pour éviter les attaques des lions.

⁸ Roosevelt utilise *thrilling*, qui est intéressant dans le cadre de notre propos en ce qu'il signifie à la fois « excitant » et « effrayant ».

Comment expliquer cette apparente contradiction entre la répulsion qu'inspirent ces lions mangeurs d'hommes à l'ingénieur et l'attraction qu'ils présentent pour le chasseur ? Un début d'explication nous est fourni en regardant un numéro seulement d'une revue spécialisée sur la chasse en Afrique, *African Outfitter*. On y trouve l'interview d'un ancien chasseur professionnel, Geoff Wainwright, qui explique en ces termes pourquoi la chasse au lion est sa favorite :

« Pour moi, c'est la plus éprouvante et excitante de toutes les chasses. Quand il est blessé, un lion est extrêmement dangereux, et plus d'un chasseur est mort d'une morsure fatale. »

C'est donc bien ici la dangerosité, la présence du risque mortel qui rend cette chasse plus excitante que les autres. Quelques pages plus loin, on peut lire un article intitulé « A lion charge », qui raconte une chasse plutôt banale, mais qui présente pour principal intérêt d'aboutir à la charge d'un lion, comme le titre le laisse supposer sans laisser de grande place au suspens... Enfin, sur le site internet de partage de vidéos *Youtube.com*, circule une vidéo de chasse au lion totalisant plus de 35000 connexions dans laquelle on peut voir l'animal charger ses assaillants avant d'être abattu. Loin d'être choqués, les chasseurs se congratulent et semblent au comble de la joie, comme si cette charge impressionnante avait porté le moment au sommet de leurs attentes⁹. Ainsi, la chasse au lion n'est jamais aussi excitante que lorsqu'elle aboutit à une charge, ou lorsque l'on se souvient de ceux qui sont morts dans cette confrontation : en somme, le lion devient une proie idéale lorsqu'il s'attaque à l'homme. Dès lors, cela peut se comprendre à double titre. En premier lieu, d'un point de vue plutôt pragmatique, ces lions facilitent la légitimation de l'acte du chasseur. Toute mise à mort présente un caractère problématique, et la chasse s'accompagne toujours de procédés de légitimation : procédés rituels, par exemple chez les chasseurs sibériens (Lot-Falck, 1953) ou dans la chasse à courre (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1993), procédés discursifs, notamment dans les Alpes (Dalla-Bernardina, 1996), etc.¹⁰ Le lion qui s'attaque à l'homme est particulièrement intéressant dans ce contexte puisqu'il instaure de lui-même un rapport conflictuel, justifiant ainsi le fait d'être chassé. En second lieu, une autre explication apparaît en adoptant un point de vue plus symbolique. Dans l'imaginaire européen, la chasse consiste en une régulation des rapports au sauvage, celui-ci étant vu comme quelque chose qui menace en permanence l'ordre instauré par la société des hommes (cf. Hell, 1994). Le lion qui attaque l'homme incarne ainsi directement ce danger du sauvage, et ramène le chasseur au fondement même de sa pratique : protéger l'intégrité des hommes contre les incursions du sauvage. Plus

⁹ <http://www.youtube.com/watch?v=zMEMcUe2mBQ>, consultée le 21 avril 2010.

¹⁰ cf. une de nos précédentes contributions : Michaud, 2008.

largement, cette approche permet de mieux comprendre la corrélation dans le milieu de la chasse entre la dangerosité du gibier et la passion que provoque sa chasse.

Une utilisation particulière de cet exemple de sauvagerie que sont les « mangeurs d'hommes » du Tsavo est celle qui est faite par le chasseur professionnel Alexander Lake dans son *Killers in Africa* (1962). Plutôt que de renforcer cette vision légendaire du féroce lion mangeur d'homme, il la relativise pour se différencier, en tant que chasseur professionnel, des chasseurs inexpérimentés : « Il arrive que le lion galeux, rongé des tiques, paresseux et ordinairement débonnaire, tue et mange un homme comme un loup affamé, ou, aussi bien, comme un homme affamé. Donnez à manger à un lion qui a faim, il ne dévorera jamais d'hommes. » La différenciation se fait par une de ces sentences péremptoires dont les professionnels du safari abreuvent leurs clients. Etre capable, en une phrase, de briser un mythe montre le savoir froid et posé que doit être celui du professionnel. Il aborde également l'histoire de Patterson avec un point de vue plutôt critique sur les aptitudes de l'ingénieur à la chasse. Après s'être allégrement moqué pendant plusieurs paragraphes de ses techniques de chasse (avec une connaissance toute relative de l'histoire, puisqu'il parle tout du long de « lionnes » alors qu'il s'agissait de mâles), il conclue ainsi : « Donnez un chemin de fer à construire à Patterson, il s'en tirera sans doute fort bien. Mais vous n'empêchez pas que, s'il avait eu la connaissance la plus rudimentaire des lions, il aurait pu sauver la vie d'au moins vingt-sept coolies. » (Lake, 1953 : 16.) Pour autant, cette position « réaliste » du chasseur sur cette histoire n'empêche pas qu'il souscrive à la corrélation observée entre dangerosité de l'animal et plaisir de la chasse. Il le montre par la négative quelques lignes plus loin en écrivant : « On me demande souvent quel est l'animal d'Afrique que j'estime le moins dangereux. C'est le gorille. Si vous voulez mettre en colère un chasseur professionnel, demandez-lui s'il en a tué. Car tout véritable chasseur estime qu'un homme se déshonore en le faisant. » Ainsi, la position de Lake reste celle d'un chasseur, bien qu'elle présente quelques similarités avec celle des scientifiques que je souhaite aborder maintenant.

Lions sauvages, lions fragiles

Pendant longtemps, cette histoire s'est surtout transmise dans le milieu des chasseurs et auprès du grand public, à travers les films et le diorama contenant les deux lions naturalisés au Field Museum de Chicago, la communauté scientifique ne lui portant que peu d'intérêt. Ce n'est que vers la fin des années 1990 que quatre membres des équipes du Field Museum ont décidé de mener une série de recherche autour des lions du Tsavo : Thomas P. Gnoske,

Chapuruka M. Kusimba, Bruce D. Patterson et Julian Kerbis Peterhans. Les objectifs de ces recherches sont d'une part de mieux connaître ces lions sur lesquels peu de recherches ont porté, tout particulièrement sur le fait que ces lions n'ont pas de crinières, et d'autre part de mieux saisir les raisons qui poussent les grands fauves à s'en prendre aux êtres humains. (cf. Patterson B.D., 2004 : 6-7)

Ces scientifiques ne nient aucunement la réalité et l'importance de ces prédatons en certains points du globe, ni même les problèmes sérieux que cela pose aux populations concernées :

« Peu de gens se rendent compte du point auquel les mangeurs d'hommes continuent d'influencer les vies des personnes vivant à l'intérieur et autour des aires naturelles qui abritent de grands félins. (...) Des gens d'Afrique de l'Est et d'Afrique centrale sont constamment victimes de grands prédateurs. (...) La prédation d'humains n'est probablement pas en augmentation, mais les rapports d'accidents de ce type et notre capacité d'y accéder le sont certainement. » (Patterson B.D., *op. cit.* : 39. Je traduis)

Cependant, le fait pour des lions de manger des humains (plus rapidement exprimé en anglais par la forme verbale « man-eating », ce qui permet ainsi d'euphémiser l'action) ne semble pas relever, contrairement à une vision typique de celle des chasseurs, d'une simple logique du sauvage. Au contraire, ces cas sont abordés comme étant problématiques pour les scientifiques, dans le sens où, loin d'aller de soi, ils doivent trouver une explication.

Le premier type d'explication consiste à distinguer les mangeurs d'hommes de leurs congénères aux goûts alimentaires plus habituels. Une hypothèse longtemps avancée serait que les lions s'attaquant aux hommes seraient des animaux affaiblis, par l'âge ou par une blessure, qui seraient contraints de se rabattre sur des proies qui demandent moins de force que les buffles, ou moins de vitesse et d'agilité que les antilopes. Cette idée a d'ailleurs ses partisans parmi certains chasseurs ou guides professionnels, notamment pour A. Lake dans l'extrait précédemment cité. Celle-ci a été un temps renforcée par des études qui ont montré qu'un des lions abattus par le colonel Patterson avait des problèmes de dents (Neiburger & Patterson, 2000 ; Patterson B.D., Neiburger & Kasiki, 2003). Mais l'analyse d'autres situations a montré que la prédation d'humain impliquait souvent des animaux dans la force de l'âge et en bonne santé. Une autre hypothèse serait donc que les lions du Tsavo appartiendraient à une autre espèce ou sous-espèce que *panthera leo*, hypothèse qui est de plus renforcée par le fait qu'elle offre un élément de réponse à la question de comprendre pourquoi ces lions n'ont pas de crinière ; ce d'autant plus que le préhistorique *panthera leo spelea*, ou lion des cavernes, en était lui aussi dépourvu, ce qui pourrait faire des lions du

Tsavo une sorte de « chaînon manquant. » (C'est une hypothèse élaborée notamment par Tom Gnoske d'après Caputo, 2002 ; elle a ensuite été abandonnée). Dans tous les cas, ces deux explications font du lion mangeur d'homme un animal déviant, qui n'obéit pas à la norme de son espèce.

Les autres hypothèses font généralement intervenir l'homme comme étant, directement ou indirectement, la cause de la déviance du régime (Patterson B.D., 2004). Deux explications sont propres à la situation de Tsavo. La zone a été pendant plusieurs siècles traversée par les caravanes transportant des esclaves jusqu'à la côte. Beaucoup mouraient en route et étaient abandonnés, et les lions auraient pris l'habitude de consommer ces charognes, et se la seraient transmise entre générations, entretenant ainsi un goût particulier pour la viande humaine. La seconde hypothèse serait liée à une sécheresse importante entre 1897 et 1898 dans la région ayant provoqué une famine qui a décimé les villages Taita et Kamba. Les corps en grand nombre ont pu, pour certains, devenir des charognes pour les lions de la région. Une explication plus globale est proposée par Bruce D. Patterson, qui cherche à lier ces comportements avec la crise écologique. Ce serait la réduction des territoires et donc la pression démographique croissante qui s'ensuit qui provoqueraient l'intensification des conflits entre les populations et les grands prédateurs :

« L'étendue des espaces occupés par les lions s'est dramatiquement réduite ce siècle dernier (...), et ce qu'il en reste est morcelé et isolé par des zones dominées par les humains. Cela a contribué à mettre les lions et les gens en contact et en conflit. » (Patterson B.D., *op. cit.* : 39)

Dans toutes ces hypothèses, on tend à justifier une attitude qui serait déviante, la prédation d'humains, par des facteurs humains, qu'ils soient eux-mêmes volontaires (esclavage, réduction des territoires) ou conjoncturels (famine, pression démographique). Dans tous les cas, on déplace une condamnation morale des lions qui attaquent les humains, vers une condamnation des impacts négatifs des activités humaines sur les comportements d'une espèce. Ainsi, si pour une partie des chasseurs, le lion mangeur d'homme est le comble du sauvage, pour les scientifiques il est au contraire largement éloigné de ce que doit être le lion à l'état sauvage, c'est-à-dire loin de l'influence humaine. Ce sont donc bien deux visions séparées du sauvage qui s'affrontent ici : l'une qui se définit par son opposition, mais aussi

par sa *relation*¹¹ conflictuelle avec le monde social, l'autre par l'absence d'interférence du monde humain et social pour le pervertir.

Cette opposition de visions est typique des problématiques liées à la conservation¹². Sans préjuger ici de la validité des travaux des scientifiques, il est intéressant de noter que leur vision s'inscrit dans une représentation du sauvage particulière qui, d'un point de vue anthropologique, n'est pas forcément plus légitime que celle qui parcourt une partie du milieu des chasseurs.

Lions sauvages, lions fascinants

Entre ces deux visions, quelque peu caricaturées ici pour en expliciter les divergences, se situe la vision populaire de cette histoire, qui n'a cessé d'évoluer et d'osciller entre les deux pôles que sont le mangeur d'hommes comme sublimation du sauvage, à la fois effrayant et fascinant, et le lion mangeur d'hommes comme déviant dans un monde sauvage mis à mal par les activités humaines.

A l'époque des faits, la popularité de l'histoire était complètement liée à la propagande britannique sur son expansion coloniale. Elle constituait en effet une sorte de « métaphore dans la métaphore », le chemin de fer symbolisant le fait de civiliser le monde sauvage, la chasse des lions le fait de le dominer. Patterson est alors un héros de propagande, symbole de la puissance britannique, mais aussi de sa légitimité et du « service » qu'elle rend aux colonisés. Ainsi, le journal *The Spectator* du 3 mars 1900 a fait de l'histoire tout un article, dans lequel on peut lire :

« [Les anciens habitants d'Europe, d'Assyrie ou d'Asie Mineure confrontés aux grands prédateurs] cherchaient le Roi ou le chef, ou quelque champion, pour tuer ces monstres pour eux. Pas pour le sport, mais parce que c'était le devoir des Rois, et en soi une recommandation pour être un meneur d'hommes. Thésée, qui débarrassa les routes des bêtes et des voleurs ; Hercule, le tueur de lions ; St George, le pourfendeur de dragons, et tous les autres de leurs catégories devaient à cela leur gloire éternelle. De l'histoire de la rivière Tsavo, nous pouvons estimer leurs services rendus à l'homme même aussi loin dans le temps. Quand la jungle s'illumina de centaines de lampes, alors que le cri se répandait de campement

¹¹ Je souligne ici le terme « relation » parce qu'il montre que même s'il y a opposition, il n'y a pas pour autant autonomie du monde sauvage : celui n'existe qu'en relation avec les activités humaines, au premier rang desquels la chasse.

¹² Problématiques que l'on trouve notamment dans le cas de la présence des loups dans les Alpes françaises (cf. notamment Mauz, 2005 et Dalla-Bernardina, 2006), où éleveurs et scientifiques s'opposent sans toujours voir que le problème est plus profond qu'il n'y paraît, puisque c'est la vision même du monde qui diffère

en campement que le premier lion était mort, quand la foule pressée tomba prostrée dans la forêt nocturne, déposant leurs têtes à ses pieds, et que les Africains exécutèrent des danses sauvages et cérémonielles pour le remercier, Mr. Patterson a dû réaliser sans aucune commune mesure ce que c'était d'avoir été un héros et un libérateur, en ces jours où l'homme n'était plus l'indiscutable seigneur de la création et risquait de passer, à n'importe quel moment, sous la domination sauvage des bêtes. » (Patterson J.H., 1907 : 77. Je traduis).

Cet extrait, repris par Patterson lui-même dans sa publication, montre à quel point cette histoire est symbolique : en tuant les lions, Patterson, et à travers lui la Grande-Bretagne, devient le roi légitime et vénéré des populations colonisées. Ainsi, la vision dominante dans la population au courant de cette histoire au début du siècle (c'est-à-dire principalement la noblesse et l'aristocratie) était proche de celle des chasseurs, à savoir que les lions étaient le symbole même de la sauvagerie du continent. Cela est à mettre en relation avec la place de la chasse et des trophées dans la propagande impériale en général¹³. Dans les deux films des années 1950 inspirés par cette histoire (*Bwana Devil* en 1953 et *Killers of Kilimandjaro* en 1959), c'est encore une vision de ce type qui prédomine. Dans les deux cas, le héros (qui n'est pas Patterson, les deux films n'étant pas des adaptations directes de l'histoire de Patterson, mais s'en inspirant plus ou moins librement) est vénéré parce qu'il combat à travers ces lions toute l'Afrique sauvage : dans *Bwana Devil*, il est également mis en danger par des hippopotames et des crocodiles ; dans *Killers of Kilimandjaro*, il est confronté à des tribus hostiles auxquelles il doit prouver sa valeur.

L'adaptation de 1996 – qui elle se veut une adaptation directe de l'histoire – témoigne quant à elle d'une évolution. Les lions sont plutôt vus comme déviant, comme inhabituels, plus proches du *serial killer* que de la bête sauvage. Le personnage de Charles Remington, joué par Michael Douglas, est un chasseur blanc qui aide Patterson dans sa chasse. A un moment, alors que les deux personnages viennent de découvrir ce qui semble être la tanière des lions, il dit :

« Les lions ne font pas ça. Les lions n'ont pas ce genre de tanière. Ces lions tuent pour le plaisir. »

On est bien ici dans une présentation des mangeurs d'hommes comme déviants, ne correspondant pas à une certaine image du sauvage, dans laquelle les animaux ne tuent pas « pour le plaisir », mais par nécessité, et donc en toute légitimité. D'ailleurs, la vision des Massaï est également très différente par rapport aux films précédents : ils sont les amis et

¹³ Cf. notamment MacKenzie, 1888 et la communication de Nelia Dias à propos des trophées collectés par le duc d'Orléans (Dias, 2009).

alliés de Remington, qui semble avoir mieux compris que ses contemporains leur « sagesse profonde » ; c'est une vision du « bon sauvage », en quelque sorte, une vision postcoloniale, transposée en pleine période coloniale : en somme, un « anachronisme éthique ». Le parallèle avec la vision des lions est particulièrement instructif : de même que le politiquement correct veut que l'on transmette à travers un des personnages une vision positive et non colonialiste des populations, les lions mangeurs d'hommes ne doivent pas être des métonymies de l'Afrique sauvage, mais présentés comme des animaux déviants, non représentatifs de leur espèce, ce qui permet au spectateur de souhaiter, en empathie avec les personnages principaux, la mort de ces animaux, sans aucune culpabilité. Dès lors, ces bêtes peuvent devenir des monstres de film d'horreur, avec une crinière pour avoir l'air plus impressionnants, bien qu'ils n'en avaient pas en réalité.

On voit à travers ces adaptations que le regard sur ces histoires semble avoir évolué au cours du XXe siècle d'une vision colonialiste vers un point de vue plus distanciée, rejoignant en certains points la conception des scientifiques voulant que ces lions soient « déviants ». Mais il reste cependant une certaine fascination romantique pour ces animaux, une contradiction qui se voit sur la boutique en ligne du Field Museum : on y trouve les lions en vente sous forme d'adorables peluches, stylisées dans une forme absolument pas effrayante : le lion version Disney, en quelque sorte. Pourtant, la légende à côté de la photographie de la peluche rappelle que ces lions ont dévoré 140 personnes en 1898, retenant ainsi le chiffre le plus élevé des estimations contradictoires à ce sujet, semblant vouloir mettre en évidence l'aspect le plus violent de ces animaux. Cette contradiction est révélatrice de l'ambiguïté de l'acceptation du sauvage dans les sociétés occidentales de nos jours : si la vision inspirée par les scientifiques d'un sauvage fragile, à protéger et dont la pureté n'est jamais aussi forte qu'en l'absence de toute intervention humaine semble gagner du terrain, il subsiste toutefois une fascination romantique pour la violence et l'aspect dangereux qui continue à résonner derrière le terme de « sauvage ».

Conclusion : combien les lions du Tsavo ont-ils tué d'êtres humains ?

Ces différents points de vue sur *Ghost* et *Darkness* – surnoms qu'auraient donné les ouvriers du chemin de fer aux deux lions – se révèlent particulièrement autour de la question du nombre des victimes. Le nombre d'ouvriers semble ne pas prêter à controverse : pour Patterson comme pour l'administration britannique, il est fixé à vingt-huit. Par contre, on ne sait pas combien de villageois ont été attaqués. Dans l'ouvrage de 1907, Patterson ne donne

pas de nombre précis. Mais dans le résumé qu'il réalise en 1925 pour le Field Museum auquel il vient de revendre les dépouilles, il avance le nombre total de 135 victimes, comme pour renforcer la sauvagerie de ces lions, et peut-être ainsi justifier leur valeur dans la transaction, ou alors pour dramatiser l'évènement sur demande du Field Museum lui-même, le résumé étant destiné aux visiteurs. Quoi qu'il en soit, la mise en valeur des lions passait par un nombre de victimes important.

En novembre 2009, une équipe croisée du Field Museum et de l'Université de Californie a réalisé des dosages de substances chimiques sur les deux lions de manière à évaluer avec plus de précision le nombre de victimes. Celui-ci a été revu largement à la baisse : il est estimé à environ 35 individus, dans tous les cas dans une fourchette comprise entre 4 et 72. L'estimation de Patterson était donc largement surévaluée. Les scientifiques ont rompu le côté légendaire de l'histoire pour la transformer en un fait quantifiable, relativisant ainsi l'image négative des lions.

Pour autant, le site du Field Museum continue à parler de 140 victimes, alors que ce sont ses scientifiques qui ont en partie mené ces études. Cela montre bien l'ambiguïté du point de vue populaire : il oscille entre la défense des positions des scientifiques sur la préservation de l'environnement, et la volonté de garder la vision d'une nature sauvage et enchantée, y compris dans ses aspects les plus effrayants. La controverse sur les colliers de suivi GPS des lions est un bon exemple : la direction du parc du Tsavo a refusé aux scientifiques le droit de les utiliser pour ne pas abîmer l'image sauvage de ces lions pour les touristes. (Patterson B.D., *op. cit.*). Dans le film grand public *Safari*, si l'image de l'Afrique sauvage et authentique recherchée par les touristes est certes écornée, le lion reste l'animal qui tue, quand bien même cette mort s'avère salubre pour les protagonistes. Ainsi, y compris dans le cadre du tourisme de vision, le lion doit être certes accessible mais également garder un aspect sauvage lié à sa capacité à tuer.

Cette contradiction est bien exprimée par Philip Caputo, dans sa discussion avec Peyton West, une chercheuse qu'il a accompagnée dans le Parc du Tsavo :

« Elle vît comment je réagis à sa récitation de faits statistiquement significatifs, et me regarda un moment : "Phil, les scientifiques ne veulent pas démystifier la nature, dit-elle. Nous voulons juste clarifier quels sont les véritables mystères." »

Cela me sembla être un sage constat ; pourtant, je me sentais toujours divisé, une moitié de moi avide de vérité scientifique, l'autre tendant à embrasser le mythique. » (Caputo, *op. cit.* : 251. Je traduis).

Si *Ghost* et *Darkness* nous rappellent donc que l'humain peut être « bon à manger », à l'inverse eux, et les grands prédateurs en général, apparaissent comme « bon à penser »¹⁴. En étudiant les discours et les approches sur leur comportement, on constate que les rapports des hommes au sauvage, et plus généralement à la nature, sont en permanente transformation, notamment depuis le début du XXe siècle. La cohabitation entre les différentes acceptions du sauvage ne se fait pas toujours pacifiquement, d'autant plus qu'elles prennent souvent des aspects contradictoires chez les mêmes individus : la gestion de ces conflits à la fois symboliques et concrets entre les différents usagers de l'espace dit *sauvage* est certainement un défi majeur de notre époque, largement à la hauteur de celui que John Henry Patterson a eu à régler en 1898.

¹⁴ Pour parodier la célèbre expression de Claude Lévi-Strauss, 1962

Bibliographie

African Outfitter, vol. 3/6, Octobre-Novembre 2008.

Beard, P. H., 1988. *La fin d'un monde*. Paris : Chêne.

Caputo, P., 2002. *Ghosts of Tsavo. Stalking the Mystery Lions of East-Africa*. Washington D.C. : National Geographic.

Dalla-Bernardina, S., 1996. *L'Utopie de la nature. Chasseurs, écologistes, touristes*. Paris, IMAGO-PUF.

Dalla-Bernardina, S., 2006. *L'Eloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux*. Paris : Métailié.

Dias, N., 2009. « Les trophées de chasse au Musée du duc d'Orléans ». Communication dans le cadre du colloque *Festins d'Afrique. L'animal cannibal-isé*. Lyon, 2 octobre.

Hell, B., 1994. *Le sang noir : chasse et mythe du sauvage en Europe*. Paris : Bayard

Lake, A., 1962. *Trophées d'Afrique*. Paris : Presses Pocket. (Edition originale 1953)

Lot-Falck, E., 1953. *Les rites de chasse chez les peuples sibériens*. Paris : Gallimard.

Levi-Strauss, C., 1962. *Le totémisme aujourd'hui*. Paris : PUF.

Mauz, I., 2005. *Gens, Cornes et Crocs*. Antony : CEMAGREF ; Paris CIRAD ; Versailles : INRA.

MacKenzie, J., 1988. *The Empire of Nature : Hunting, Conservation and British Imperialism*. Manchester : Manchester University Press.

Michaud, M., 2008. « Décentrer la mort. Trophées et safari de chasse au Bénin. » In Cros M., Bonhomme J. (dir.) *Déjouer la mort en Afrique : or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches* : 103-127. Paris : l'Harmattan.

Miller, C., 1971. *The Lunatic Express: An Entertainment in Imperialism*. Londres : MacMillan Publishing Company.

Neiburger, E. J. & Patterson, B.D., 2000. « The man-eaters with bad teeth. » *New York State Dental Journal*, 66(10) :26-29

Patterson, B.D., E.J. Neiburger & S.M. Kasiki. 2003. « Tooth breakage and dental disease as causes of carnivore-human conflicts. » *Journal of Mammalogy*, 84(1) : 190-196.

Patterson, B.D., 2004. *Lions of Tsavo : Exploring the Legacy of Africa's Notorious Man-Eaters*. New York : McGraw-Hill.

Patterson, J.H., 2007. *The Man-Eaters of the Tsavo and Other East-African Adventures*. Londres : Filiquarian Publishing. (édition originale 1907)

Patterson, J.H., 1925. *The Man-Eating Lions of Tsavo*. Chicago : Field Museum of Natural History.

Pinçon, M. & Pinçon-Charlot, M., 1993. *La chasse à courre : ses rites, ses enjeux*. Paris : Payot.

Roosevelt, T., 1910. *African Game Trails. An Account of the African Wanderings of an American Hunter-Naturalist*. New York, Charles Scribner's Sons.

Stoker, B., 1897, *Dracula*. Wesminster : A. Constable & Co.

Yeakel, J. D., Patterson, B.D., Fox-Dobbs, K., Okumurad, M.M., Cerlinge, T.E., Mororef, J.W., Kochg, P.L. & Dominya, N.J., 2009. « Cooperation and individuality among man-eating lions. » *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, vol. 106, no. 45 : 19040–19043.

Filmographie

Baroux, O., 2008. *Safari*.

Hopkins, S., 1996. *The Ghost and the Darkness*.

Oboloer, A., 1952. *Bwana Devil*.

Thorpe, R., 1959. *Les aventuriers du Kilimandjaro*.